Kernos

Revue internationale et pluridisciplinaire de religion
grecque antique

20 | 2007

Varia

LAFOND Yves, La mémoire des cités dans le Péloponnèse d'époque romaine (II^e siècle avant J.-C. – III^e siècle après J.-C.)

Olivier Gengler

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/kernos/386>

DOI : 10.4000/kernos.386

ISSN : 2034-7871

Éditeur

Centre international d'étude de la religion grecque antique

Édition imprimée

Date de publication : 1 janvier 2007

Pagination : 444-447

ISSN : 0776-3824

Référence électronique

Olivier Gengler, « LAFOND Yves, La mémoire des cités dans le Péloponnèse d'époque romaine (II^e siècle avant J.-C. – III^e siècle après J.-C.) », *Kernos* [En ligne], 20 | 2007, mis en ligne le 17 mars 2011, consulté le 08 septembre 2022. URL : <http://journals.openedition.org/kernos/386> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/kernos.386>

Tous droits réservés

cause : seuls des fragments de ses écrits nous sont parvenus, par l'intermédiaire de l'*Histoire naturelle* de Pline. Une traduction en est donnée en appendice et l'on retrouve ici le débat sur la distinction entre « tourisme » et « pèlerinage ». L'étude de M. Galli va également dans ce sens, mais en ouvrant l'analyse sur la dimension psychologique, émotionnelle, de la visite des lieux sacrés par les élites cultivées de la Seconde sophistique. C'est la transformation des objets concrets en images mentales et donc en mémoire culturelle qui est ici en jeu, avec quelques affirmations qui en laisseront sans doute plus d'un dubitatif. Ainsi, parlant de la *Périégèse* de Pausanias : « ... takes the form, above all in its way of understanding sacred landscapes, of a sort of visual and emotional breviary of ancient sacerdrness » (p. 262). L'analyse de la visite à l'Asclépieion de Pergame par A. Petsalis-Diomidis, qui se fonde sur la notion de *communitas* empruntée aux travaux de V. Turner sur le pèlerinage, souligne quant à elle la juxtaposition de l'ordre exprimé par l'architecture et les règlements sacrificiels, et du désordre des corps malades dans l'attente du miracle. Soulignons simplement que l'offrande d'une paire d'yeux peut tout autant – sinon davantage – renvoyer à la vision onirique du dieu qu'à l'objet du mal et de la guérison. Enfin, le Melqart de Gadès (A. Fear) et la *Dea Syria* d'Hiéropolis-Membij (J. Lightfoot) offrent l'image de démarches pèlerines aux marges du monde gréco-romain, de part et d'autre de la Méditerranée, sur la base exclusive de témoignages littéraires. Le *De dea Syria* de Lucien pose tout le problème de la posture qu'adopte l'auteur dans son compte rendu, un problème bien souligné par J. Lightfoot. Quant aux offrandes d'empreintes de pieds, bien attestées dans les sanctuaires isiaques (S. Takács), certaines renvoient avec une grande pertinence à la démarche pèlerine elle-même, tandis que d'autres attestent sans doute la présence de la divinité.

La 3^e partie regroupe quatre articles qui étudient quelques aspects des pèlerinages juifs et chrétiens. Le voyage effectué par des rabbis à Rome après la destruction du Temple de Jérusalem (D. Noy) est-elle de l'ordre du tourisme, de la diplomatie, ou du pèlerinage vers les dépouilles du Temple ? L'A. offre l'intéressante hypothèse qu'il pourrait s'agir d'un « pèlerinage à rebours ». W. Pullan montre bien toute l'ambiguïté du pèlerinage aux premiers temps du christianisme, que saint Augustin a formulée dans l'image des deux cités. J. Elsner met en question l'image unifiée que l'historiographie tend à donner du pèlerinage chrétien des IV^e – V^e s., haut lieu de diversité théologique et de « survivances » païennes. Enfin, D. Frankfurter étudie le problème du pèlerinage autour des reliques, en prenant l'exemple de deux cultes d'Alexandrie dans l'Égypte de l'antiquité tardive, entre piété locale et référence translocale : une intéressante version chrétienne de ce que les historiens de la religion grecque connaissent en termes de cultes locaux et représentation panhellénique, orthodoxie et hérésie en moins ! Au terme de cette 3^e partie, une abondante bibliographie et un index général complètent l'ensemble.

À l'issue de cette lecture enrichissante, il semble légitime de ne pas évacuer la notion de pèlerinage de nos outils d'analyse, à condition d'en faire un usage rigoureux qui puisse permettre les comparaisons différentielles entre phénomènes « pèlerins » dans des aires culturelles différentes. Tout le volume invite à la comparaison, qui reste à faire.

Vinciane Pirenne-Delforge
(FNRS – Université de Liège)

LAFOND Yves, *La mémoire des cités dans le Péloponnèse d'époque romaine (II^e siècle avant J.-C. – III^e siècle après J.-C.)*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, 2006. 1 vol. 15,5 × 24 cm, 385 p. (*Histoire*). ISBN : 2-7535-0304-4.

Cet ouvrage repose sur une thèse d'habilitation soutenue en novembre 2002 à l'Université de Tours. La problématique traitée « ne concerne pas tant la question de savoir en

général de quelle manière la Grèce romaine vit son passé et son présent, mais plutôt le rapport des cités à leur mémoire, envisagé à travers une recherche des mentalités et des réalités qu'expriment tant les discours que les pratiques collectives des cités » (p. 15). Dans ce but, l'A. s'appuie essentiellement sur deux types de documents, les inscriptions honorifiques surtout, « discours officiels, traces documentaires de la conscience de soi des cités, où s'insère en même temps l'expression de la personne sociale de l'évergète » (p. 20), mais aussi le texte de Pausanias dans la mesure où il nous informe sur les pratiques religieuses de son époque et, en dernière analyse, comme un témoin des préoccupations des hommes de son temps. À cela viennent s'ajouter quelques références aux informations apportées par la numismatique et l'archéologie.

L'enquête, essentiellement axée sur les représentations, entend mettre en évidence la place de l'éloge des évergètes dans la construction sociale de la mémoire des cités que, à la suite des travaux sur la sociologie de la mémoire, l'A. distingue en mémoire culturelle, celle des mythes et des origines, et mémoire communicative, celle du temps court, à la fois mémoire civique qui enregistre les charges tenues par les notables et mémoire sociale qui les inscrit dans la communauté, dans un lignage. Pour développer son analyse, l'A. s'est donné un cadre chronologique large, de la seconde guerre de Macédoine (qui voit l'implication de Rome dans les affaires de la Grèce) jusqu'à la crise de l'empire au milieu du III^e s., et un cadre géographique cohérent, le Péloponnèse. C'est en effet la mémoire grecque des cités sous domination romaine qui est au cœur de l'analyse. Et le Péloponnèse réunit des cités dont le rapport à Rome est différent (entre colonies et cités libres), tout en ayant une unité affirmée par les Grecs et reprise par Rome (*cf.* Strabon, VIII, 1, 3 [C 344] et le discours de Néron en 67 ap. J.-C.). Ni décadent économiquement, ni à l'abri de la romanisation, le Péloponnèse a eu à relever le défi identitaire de la conquête romaine.

L'A. s'attache dans une première partie à définir « l'éthique de la cité » en passant en revue le vocabulaire employé dans les inscriptions honorifiques pour qualifier les citoyens honorés. Cette approche lexicographique ne révèle pas de grand décalage entre les usages péloponnésiens et le reste du monde grec, mais révèle que, même s'il y a des points de rencontre, l'éthique des cités du Péloponnèse n'est pas celle des rhéteurs, plus imprégnés de l'héritage de l'époque classique. Une approche plus sociologique permet de voir l'émergence progressive, à partir de l'époque d'Auguste, de quelques grandes familles (voir les nuances p. 32 n. 6 sur l'emploi de ce terme), de citoyenneté romaine, qui concentrent manifestement le pouvoir et les honneurs. Quelques cités, au premier rang desquelles Sparte, se distinguent par l'ampleur du discours de célébration de leurs élites.

Dans une seconde partie, « La mémoire "politique" », l'A. tente d'observer la représentation de la manière d'être citoyen dans la mémoire des cités grecques sous domination romaine. Il examine dès lors successivement les manifestations du corps des citoyens ou des instances dirigeantes dans les décrets honorifiques, les types de magistratures et de liturgies commémorées, les catégories de dédicants, la présence de Rome dans les inscriptions honorifiques. Il s'agit donc de mettre en évidence l'image du fonctionnement des institutions que donnent les inscriptions honorifiques, moins qu'un tableau de ces institutions. L'image globale qui se dégage de l'analyse semble être celle d'une société oligarchique, qui intègre la présence de Rome dans un cadre politique grec, du moins en apparence. Certaines élites, à Sparte essentiellement, auraient ainsi promu une identité dorienne propre à asseoir leur autorité et à entretenir une idéologie aristocratique conforme à celle qu'a développée l'empire de Rome. Toutefois, la cité reste le cadre d'action des élites, comme en témoigne un vocabulaire du patriotisme, très employé dans les inscriptions, mais aussi l'attachement à une image valorisée notamment dans le cadre du Panhellenion pour Sparte et Argos.

Considérée comme le support de l'identité grecque au sein d'un empire dominé politiquement par Rome, la religion est au cœur du dernier volet de l'enquête. Par l'onomastique et les généalogies, les notables affichent dans les inscriptions leur rattachement au passé mythique de la cité, ce qui trouve un écho particulier dans l'œuvre de Pausanias. Il n'est dès lors pas étonnant que les grandes familles exercent également leur activité évergétique dans le domaine religieux, notamment en assumant des prêtrises qui, à Sparte encore, finissent par se concentrer entre les mains de quelques personnages. Les cultes constituent effectivement le véhicule d'une identité communautaire, mais l'influence de Rome se fait également sentir dans la promotion ou la réorganisation de certains d'entre eux, comme le culte d'Artémis Laphria à Patras, même si, en l'occurrence, le témoignage de Pausanias n'en laisse rien paraître. Le culte impérial constitue à ce titre le meilleur exemple de l'irruption de l'idéologie romaine au cœur de la cité, à la rencontre du politique et du religieux et par l'entremise des mêmes élites.

L'A. souligne en conclusion la prééminence des cités de Messène, de Sparte et d'Argos dans le tableau ainsi brossé. Là plus qu'ailleurs les notables auraient entretenu la mémoire de leurs actions, en développant une idéologie doriennne, oligarchique et aristocratique en phase avec le pouvoir de Rome.

Cette synthèse ambitieuse fait apparaître bien des traits révélateurs de cette société péloponnésienne finalement encore fort mal connue, même si, et c'est bien naturel, certaines conclusions demanderaient sans doute à être nuancées par des enquêtes plus serrées ou à être replacées dans un cadre plus large. Ainsi, l'approche éclatée de la documentation épigraphique, traitée à travers des séries d'occurrences dans les deux premières parties, conduit à un traitement essentiellement quantitatif qui devrait être complété par une approche des textes permettant de souligner leur spécificité. On regrettera à ce titre également que si peu de place ait été laissée à la matérialité des inscriptions honorifiques, dont aucune n'est d'ailleurs citée en entier. Quelques imprécisions fragilisent aussi l'exposé : par ex. p. 91 à propos de l'approbation par la *boulè* d'Olympie de décrets honorifiques de la cité de Messène ou du *koinon* achéen il faut redistribuer les références données en note (n. 50, pour les attestations du verbe *συνεπιψηφισσθαι* corriger *IvO* 452 en 472 et ajouter *IvO* 486 et 487; n. 51, à *IvO* 469 émanant de la cité de Messène, il faut ajouter *IvO* 449 et 486; n. 52 il faut retirer au *koinon* *IvO* 439, 449 et 486, ce qui modifie la perspective discutée par l'A.); p. 194, à propos des *Eurykleia*, si l'on y voit une création (posthume) de C. Iulius Euryclès Herculanus en 136/137 apr. J.-C., on ne peut considérer qu'*IG* VI 663 parle de ce concours en la datant du règne de Trajan; p. 248, il n'est plus question que de trois tribus à Argos alors qu'il y en a quatre p. 126 dans le contexte, d'un côté et de l'autre, de l'organisation de l'éphébie d'époque impériale; p. 291, il s'agit de la *tholos* du sanctuaire de l'Isthme et pas de celle de l'*agora* de Corinthe. Les index et les illustrations posent également quelques problèmes. L'ouvrage est pourvu d'un index topographique, d'un index des personnages, des « mots grecs » (qui reprend en fait les noms des institutions et magistratures, en français, et certains des concepts étudiés, en translittération, sauf ceux étudiés dans le chapitre 2 de la 2^e partie) et des inscriptions. Dans l'index des personnages, Alkastos et Alcastos, qui font l'objet de deux entrées dans l'index sont le même personnage (conséquence de flottements dans la transcription des noms, domaine où la constance est bien difficile; cf. encore dans l'exposé Cotyrta et Kotyrta, Asopos et Asôpos, etc.). Les personnages ont été enregistrés sous leur *cognomen*, ainsi T. Statilus Lamprias sous Lamprias, T. Flavius Polybios sous Polybios, etc. (quelques femmes font exception : Pompeia Polla, Claudia Damosthénéia, etc., mais pas Claudia Tyrannis par ex., enregistrée sous Tyrannis). Cela empêche de repérer facilement les membres de ces familles dont l'A. fait si bien ressortir l'importance dans son exposé. Cela conduit également à des imprécisions. Ainsi, sous Atticus, on ne peut distinguer Hérode Atticus (en fait, p. 40, 91, 141, 201) de son père (dont il est question

p. 141-142 et 297; en outre la réf. p. 67 concerne en fait Regilla); il en est de même pour les deux Euryclès (C.I. Euryclès : p. 49, 60, 107, 142, 146, 150, 163, 184, 193, 194, 196, 209, 216, 245, 307, 308; C.I. Euryclès Herculano : p. 49, 60, 102, 130, 134, 163, 194, 210, 297; y ajouter la référence à la p. 201 enregistrée sous Herculano). Les inscriptions ne font l'objet d'une entrée d'index que si elles sont citées d'après les grands recueils, mais l'usage n'est pas constant : ainsi, p. 190 *SEG* 48, 457 est citée d'après l'*editio princeps* (*ABSA*, 93, 1998, p. 431 n° 3) et n'est donc pas dans l'index. On pourra regretter également que l'éditeur n'ait pu assurer une qualité suffisante pour les cartes proposées en annexe. Celle du Péloponnèse, reprise à l'édition du livre VIII de Strabon dans la « Collection des Universités de France » est simplement illisible. Par ailleurs, le plan de Sparte « à l'époque de Pausanias » de K. Welwei reproduit en fin de volume ne permet pas de situer les monuments cités dans le texte et donne une reconstruction différente de la topographie que celle à laquelle semble adhérer l'A. (cf. p. 186 et p. 241; p. 186 n. 24 et p. 187 n. 29, l'A. donne sans les mettre en relation deux identifications concurrentes d'un même bâtiment qui reçoit une troisième affectation sur le plan p. 324); la confrontation de l'analyse de l'*agora* d'Argos, p. 244-249 avec le plan p. 325 révèle également quelques ambiguïtés.

Mais ce ne sont là que des points de détail dans une synthèse qui dessine, avec une perspective féconde, un cadre qu'il sera évidemment toujours possible de préciser pour tel point particulier ou en élargissant le *corpus*, mais qui ouvre une voie dans un champ d'investigation que l'A. a eu le mérite et l'intelligence de défricher.

Olivier Gengler

(Universität Freiburg [Humboldt-Stiftung])

BADINOU Panayota, *La laine et le parfum. Épinetra et Alabastres. Forme, iconographie et fonction. Recherche de céramique attique féminine*, Louvain, Peeters, 2003. 1 vol. 20 × 27 cm, XVI+395 p., 155 pl. (*Monographs on Antiquity*, 2). ISBN : 90-429-1309-6.

Ce très bel ouvrage s'avère d'une lecture aisée à la portée d'un large public; le texte au style concis et agréable fait référence de manière simple et conviviale à un corpus très bien construit et à des planches de photographies et de dessins de très bonne facture. Ces qualités techniques doivent être soulignées car c'est le catalogue, riche de plus de 400 références, qui représente l'ossature de cette étude plus iconographique qu'archéologique. Le lecteur dispose donc d'un appareil critique riche et fort bien pensé qui lui permet, en faisant des allers-retours facilités entre le texte et les planches, de confronter les hypothèses de l'A. à ces centaines d'images qui lui servent de source historique.

Mais venons en au sujet : Panayota Badinou présente une synthèse originale qui porte sur deux formes particulières de céramique attique et sur les images figurées qui les décorent. De manière simple mais efficace, l'ouvrage est structuré en deux parties principales, la première consacrée aux épinetra et la seconde aux alabastres, chacune de ces parties étant subdivisée en deux chapitres : forme et fonction, iconographie. Ce sont donc les problèmes de l'usage, du statut et de la destination des épinetra et des alabastres qui sont directement concernés. Mais quel rapport peut-il exister entre ces deux catégories fonctionnelles de vases qui semblent, au premier abord, si différentes, puisque l'une d'elle est un instrument de travail et l'autre un contenant ? La réponse tient au fait que l'iconographie des alabastres est, pour l'A., semblable à celle des épinetra, proximité due au fait que ces deux types de vases seraient destinés uniquement aux femmes. Il s'agit pour l'A. de vérifier si les images correspondent à la dimension féminine des vases qu'elles décorent et de déterminer quelles sont les raisons des choix iconographiques qui sont faits par les peintres. La thèse de P.B. paraît la même année que celle de Chiara Mercati, *Epinetron. Storia di una forma ceramica fra archeologia e cultura* (Città del Castello). Si ces deux ouvrages portent sur la même catégorie